Villa Crimée

Célia Houdart

VISIT...

LANZAROTE

Caliente.com

Célia Houdart

Villa Crimée

CÉLIA HOUDART

P.O.L

Un îlot en chantier, un labyrinthe de traits sur un plan d'architecte, un toit-manteau de cuivre gold. Un couple qui dort à la belle étoile sur une loggia, le piano d'Anton Tchekhov dans sa Datcha Blanche.
Série de visions, de fictions. Fenêtres sur cour et vies rêvées, en même temps que coups de sonde dans le passé d'un quartier parisien.

Célia Houdart

Villa Crimée

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e



AVANT-PROPOS

Les 212 fragments qui suivent répondent aux 212 fenêtres des bâtiments du 168, rue de Crimée, dans le XIX^{e} arrondissement de Paris. Points de vue sur une architecture contemporaine et sur la vie rêvée de ses futurs habitants, en même temps que coups de sonde dans le passé d'un quartier. Inventaire et inventions pour un lieu qui, d'un geste un peu miraculeux, réunit trente et un logements sociaux dont sept ateliers d'artistes, autour d'une cour pavée.

Un miroir qui réfléchit un mur qui réfléchit un bardage de cuivre qui réfléchit le ciel.

*

168, rue de Crimée. Lorsque l'on entre aujourd'hui cette adresse sur Google Maps, l'image qui apparaît est encore celle d'un chantier : on distingue un panneau rectangulaire en carton dur de la taille d'une fenêtre, fixé à un balcon. *Ici nous construisons et réhabilitons 31 logements et 2 commerces.* Le tout est accompagné du logo de la Mairie de Paris, une petite nef stylisée, coque et voile blanches sur fond bleu et rouge. On voit aussi, à légère distance l'une de l'autre, deux images qui présentent le projet. Dans la partie haute du panneau brille une feuille de papier recouverte d'un large scotch transparent. Mais la partie imprimée est illisible au soleil à l'heure où a été prise la photographie.

*

En zoomant, on distingue un passe-câbles orange maintenu en hauteur, qui disparaît sous un porche, et au premier plan, derrière un grillage, une benne remplie de gravats. Quand la camionnette de Google Street View reviendra faire des prises de vues, le paysage ne sera plus le même. Je me dis que les anciens plans de Paris dans les petits livres reliés à la couverture bordeaux étaient moins vite obsolètes.

*

J'entre pour la première fois dans la cour. Je regarde. Je me retourne. Derrière moi, une suite d'appartements forme comme un bandeau dans un ancien immeuble faubourien. De part et d'autre de la longue cour s'élèvent trois bâtiments – chacun ouvert par de larges échancrures –, qui pourraient être des sculptures de style géométrique, aux arêtes précises, avec des zones brillantes et d'autres dépolies. Refends gris anthracite. Socle en brique noire, surmonté d'un bardage de cuivre couleur or mat. Au bout de la cour se dresse une halle.

*

J'admire une profondeur.

*

Je visite le 168, rue de Crimée plusieurs fois, guidée par Sarah, l'architecte de l'agence Metek, qui m'a invitée à écrire un texte, je ne sais pas encore quoi, mais qui serait en relation avec ce lieu, en résonance proche ou lointaine avec lui. Je demande à Sarah de compter pour moi les fenêtres. Il y en a 180 + 32 qui

donnent sur la cour intérieure de la halle. Je pense aux retables de la peinture italienne. À une Annonciation de Piero della Francesca. À ces petits tableaux dans le bas du tableau, où sont peints des épisodes de la vie d'un saint. De courtes séquences, des miniatures souvent saisissantes. Je décide de créer autant de fenêtres imaginaires qu'il y a de fenêtres réelles dans le site. Fenêtres depuis lesquelles j'observerai, comme à travers une longue-vue, l'histoire du lieu et la longue vie de ses futurs habitants.

*

Ce qui suit est un point de vue sur une réalité en même temps qu'une fiction.

*

Ceci est la description subjective d'un ensemble architectural (une somme de matériaux, de gestes et de savoir-faire), en même temps qu'une série de visions, de fictions, un collage, une succession de récits intriqués et divers, qui peut présenter les aspects d'un capharnaüm.

*

Dans l'appartement-atelier 23, un vidéaste fixe l'appareil photo qui lui sert de caméra sur un trépied. Il dirige l'objectif vers le mur. Il s'immobilise un moment pour faire la balance des blancs.

*

Sur le balcon de l'appartement 16, une femme passe sa main dans un romarin en pot. Puis elle casse une branche, pour parfumer une compote de prunes.

*

Rumeur de la ville, étrangement lointaine, tandis que se détache nettement le cliquetis d'un cadenas de vélo qu'on ouvre et qu'on referme.

*

Les bouleaux tout jeunes ont leur tronc empaqueté dans de la toile de jute, à la façon d'immeubles en réparation.

*

Jadis on devait percevoir le martèlement sonore des sabots ferrés des chevaux sur les pavés de la cour.

*

Projet METEK 168-CR. Les lettres MK en majuscules (la jambe du M soudée au K) espace 168 tiret CR.

*

J'admire une ligne.

*

Une image de chantier montre un sol en tomettes défoncé, des plinthes arrachées, un plafond en dalles de faux plafond collées, un mur bleu pâle percé de deux fenêtres. Au centre sont tracées à la bombe les lettres PB, surmontées d'une ligne qu'arrête, à l'endroit de chaque fenêtre, une flèche. PB = Plomb (présence de). Le tracé est fait de deux traits jaune et vert fluo superposés qui, par endroits, se confondent ou se disjoignent, en créant un effet de relief. Toutes les arêtes des murs présentent de petites déchirures.

*

Je lis la description de la propriété dans les calepins du cadastre conservés aux Archives de Paris. En 1858, à gauche de la porte cochère, au premier étage, vivaient un épicier et un marchand de bouteilles de verre. Dans le bâtiment en aile à droite, habitaient le concierge et une institutrice. Dans le jardin se trouvait une baraque en planches, et dans le bâtiment au fond à droite, une écurie pour un cheval.

*

Lors de ma première visite, un matin, le soleil se reflète comme une barre d'or verticale sur le tube de la grande cheminée en inox.

*

J'entends déjà le bruit du scotch large que l'on arrache pour ouvrir des cartons de déménagement. Les premiers habitants découvrant leur appartement, le léger écho de leur voix qui résonne dans les pièces encore vides.

*

Appartement 7, j'imagine des garçons et des filles assis sur un canapé et sur des tapis, qui boivent dans des gobelets en plastique un vin qui leur fonce les lèvres. À un moment donné, un garçon se lève et monte le volume de la musique.

*

Loggia de l'appartement 13. Une femme se tient à côté d'une fenêtre dont l'embrasure encadre un salon de style très libre, esprit mi-chalet de montagne, mi-désert d'Arizona, où peaux de moutons, trophées avec cornes de bouquetins, tapis navajos et cactus semblent étrangement faire bon ménage.

*

Je consulte des reproductions de cartes postales anciennes. Rue de l'Ourcq vers 1900. Sortie des écoles. Les enfants avec leurs bottines montantes et leur grande blouse. Trois d'entre eux, en traversant la rue, fixent l'objectif du photographe, à la fois fascinés et inquiets.

Au fond, on aperçoit l'usine Félix Potin où l'on préparait des pâtisseries.

*

C'est le mois de mars. On voit des rougeoiements à l'extrémité des branches des bouleaux qui ont été plantés à plusieurs endroits dans la cour du 168, rue de Crimée.

*

J'admire une patience.

*

Des coursives et des escaliers de métal très graphiques devant une façade blanche donnent au bâtiment faubourien un air new-yorkais. East Side Story. Mais c'est seulement à cet endroit que l'on a cette impression. Quelques mètres plus loin, on est déjà ailleurs.

*

La halle qui se dresse au fond de la cour abritait naguère une imprimerie. J'imagine l'odeur d'encre et d'huile de machine qu'exhalaient les espaces. Les ramettes de papier de différents formats et les taches au sol.

*

J'observe des briques peintes en noir mat, en contact avec des pavés de granit clair, et qui semblent entretenir avec eux une connivence secrète. Terre cuite contre roche magmatique.

*

J'admire des relations.

*

Un matin, je regarde la halle depuis le porche. Je m'avance doucement dans la cour pour observer le jeu des lignes au sommet des bâtiments, leur rythme. Comment ces éléments s'articulent entre eux, à l'endroit où ils rencontrent les autres constructions qui se découpent à l'horizon. J'essaie de comprendre ce que je perçois. La façon dont naît et se déploie toute une respiration de l'espace au milieu d'un jeu de césures.

*

Je pense à nouveau au polyptyque de Piero della Francesca conservé au musée de Pérouse. L'or sur fond très noir. Le chemin qui part au centre de la perspective. Et le plissé des étoffes.

*

Appartements 10, 28 et 14, deux garçons et une fille jouent en ligne au jeu League of Legends. Ils arrivent en retard aux repas, veillent tard. Ils rendent fous leurs parents.

*

Appartement 7, la fête a duré très tard. Les garçons et les filles ont beaucoup bu et dansé. Ils ont refait le monde, en grand et en petit.

*

La nuit. Vent léger. Quand toute activité a cessé et que l'on traverse la cour, l'écoute s'intensifie. Le silence, dans cette épaisseur, est aussi une matière légère.

*

J'admire une fluidité.

*

Un album de photographies : *Le chantier de septembre 2013 à.* L'écriture est manuscrite. Il y a un petit signe comme un Z ouvert à l'endroit de la date de fin de chantier, puis un point d'interrogation.

*

Des images prises au moment des travaux de démolition. Sur les murs, on distingue encore des traces de papier peint à motifs végétaux. Palmes ou feuilles de papyrus. Infiltrations d'eau. Couleurs passées. Coups de bombe orange et rouges. Suite de conduits noirs de suie, aux tracés parallèles, se

touchant presque, juste à côté d'une grande tache bleu délavé.

*

Une autre image montre un tas de tuiles cassées qui présentent plusieurs nuances de rouge orangé et de rose. Les débris recouvrent entièrement le sol et se confondent avec lui. Le haut de cet amas arrive à la hauteur du premier étage du bâtiment faubourien. Je pense aux désastres de la guerre. À Dresde. Berlin. Alep. Aux ruines du ghetto de Varsovie photographiées par Robert Capa. La moindre démolition est tout de suite associée dans mon imaginaire à des choses tragiques. Il suffit de quelques gravats, et je revois les grandes destructions de l'Histoire.

*

Un ouvrier se tient devant un tas de bonbonnes de gaz, de matériel informatique et un empilement de marmites de cuisine en aluminium, jetés pêle-mêle. Il a les jambes et le bassin tournés vers cet étrange amoncellement à côté duquel se dresse un tas plus imposant encore. Derrière on distingue un mur tapissé de carreaux de faïence. Une ancienne cuisine ? L'homme a les bras tendus. On voit un écran d'ordinateur légèrement flou en raison du mouvement, qui plane dans l'air à partir de ses mains.

*

Un chemin de caillebotis après la pluie. Je remarque l'odeur particulière du bois mouillé. Je pense aux planchers gris rugueux des écoles de mon enfance (couloirs, salles de classe, estrades) qui étaient nettoyés à l'eau.

*

Appartement-atelier 18, un jeune homme en jean clair et sweat-shirt gris fixe à l'aide de bouts de ruban adhésif blanc une résistance électrique sur une longue table émaillée. Tracé sinueux qui forme une sorte de labyrinthe. De la cour, on voit la silhouette du jeune homme penché sur sa table.

*

J'admire une position.

*

Une verrière qui éclaire une cour intérieure et des escaliers.

*

En lisant les documents d'archives que m'a confiés Sarah, je découvre que dans les années 1880, on appelait *chambre à feu* une pièce avec cheminée, par opposition à *chambre froide* qui désignait donc une pièce sans *feu*.

*

J'admire une oblique.

*

La Villette est le 73e quartier de Paris qui en compte 80 depuis 1860. C'est la maille la plus fine du grand réseau de l'administration publique à Paris. À l'ouest se trouve le quartier de la Chapelle, au nord celui de Pont-de-Flandre. À l'est l'Amérique, au sud-est Combat. J'ignorais tout jusqu'alors de cette réalité. Et j'apprends par la même occasion que j'habite, depuis dix ans, sans visa ni Green Card, en Amérique.

*

Dans le salon de l'appartement 25, un homme boit un café et assiste au lent réveil de la ruche invisible et bientôt hyperactive de son esprit.

*

Un bébé à l'heure de la sieste dans la chambre de l'appartement 8. Il regarde son pied comme une chose extraterrestre qui le fascine. Pendant ce temps, dans la pièce attenante, son père classe des papiers et une ombre s'allonge sur un mur.

*

Appartement 29, une femme âgée d'une soixantaine d'années apprend l'italien en écoutant des opéras à la radio.

*

J'admire l'acoustique.

*

Une vue de chantier montre un balcon en métal suspendu à un faisceau de longs filins, comme un bout d'horizon qui pivote lentement dans le vide. Il reliera bientôt plusieurs salons et chambres, et raccordera plusieurs vies.

*

L'artiste -vidéaste de l'appartement-atelier 23 pense au casting qu'il a organisé quelques jours plus tôt. Il revoit les visages des acteurs. Il trouve que

son voisin de l'appartement 24, un brun aux yeux verts en amande et aux pommettes hautes, qu'il croise régulièrement, a une présence incroyable. C'est lui, en fait, qu'il aimerait filmer pour son projet.

*

J'admire une idée.

*

La chambre distante et la chambre voisine.

*

En surplomb de la cour du 170, rue de Crimée, se dresse un mur en forme de vague gigantesque dont l'extrémité s'arrête en angle droit. Quatre poutres métalliques la prolongent pour former une pergola trop haute, bizarre, au-dessus d'une terrasse qu'elle protège et menace à la fois, comme une déferlante figée. On observe cette tempête bien à l'abri, depuis une fenêtre de l'appartement 15, orientée au nord.

*

Jouissant du calme de ce lieu, je pense au grand fracas des pelleteuses, et à tous les bruits, scies, soudures, martèlements, qui l'ont rendu possible.

*

Plusieurs habitants du 168, rue de Crimée observent le va-et-vient du jeune homme de l'appartement-atelier 18 qui, ce jour-là, de 10 heures du matin à 10 heures du soir, transporte des bacs, des jardinières, des plantes en pot et des sacs de terre.

*

Une ondée soudaine laisse mille minces miroirs de gouttes d'eau sur la baie vitrée de l'appartement 2.

*

La supérette du 149, rue de Crimée et sa soufflerie d'air chaud que je perçois à chaque fois que je passe devant elle.

*

Il m'a fallu plusieurs tentatives pour arriver à identifier sur le plan, sans m'égarer, une terrasse qui m'avait particulièrement plu lors d'une visite. Labyrinthe de traits et de conventions graphiques, où heureusement, si l'on est réellement perdu, on peut s'installer dans des fauteuils fictifs, dessinés pour

donner une idée des proportions et de l'espace. On retrouve alors un instant ses esprits autour d'une table, dans un salon imaginaire.

*

Le 168, rue de Crimée est un village en modèle réduit, à la fois un et composite.

*

J'admire une orientation.

*

Dans l'appartement-atelier 19, un matin, un homme ouvre le journal. Il lit les grands titres. Il se sent à la fois submergé et perdu. Il lève la tête. Regarde la lumière que filtre une verrière, dont les lignes et l'équilibre le calment et l'apaisent.

*

Au même instant, un enfant colle des stickers sur la fenêtre de sa chambre. À l'extérieur et à l'intérieur. Il observe ensuite l'espace ouvert par les mots, les images et leurs intervalles.

*

J'admire une exposition.

*

Dans l'album, je suis frappée par l'image de la mâchoire ouverte d'une pelleteuse et les vestiges d'un appartement suspendu autour d'un immense trou. On voit aussi une portion d'immeuble sans plafonds ni cloisons, comme un coquillage totalement évidé, avec le jour qui entre largement et irradie tout – matériaux et couleurs –, de part en part. Comme dans les *Building Cuts* et les photomontages de Gordon Matta-Clark.

Notre fascination pour les coupes et les percements. Les géants blessés.

*

Je pense à l'*Open House* (1972) du même Gordon Matta-Clark, qui se trouve dans les collections permanentes du MAMCO à Genève. Mini-maison dans une benne à ordures, compartimentée au moyen de cloisons de bois, de portes d'hôtels et de restaurants, prélevées dans des chantiers de démolition alentour. Je me souviens de mon émotion devant cet espace à la fois ouvert et circonscrit, défini mais sans toiture, simplement posé dans une rue de Soho, et

qui, pendant une année, de 1969 à 1970, fut un lieu d'expérimentation éphémère particulièrement fort.

*

Une petite fille apprend à lire en déchiffrant quotidiennement les lettres de métal qui ornent la façade de l'ancien immeuble faubourien où elle vit.

*

Appartement-atelier 19. L'homme qui a levé la tête de son journal finit par le plier et le poser sur l'accoudoir de son canapé. Il sort de chez lui, descend les escaliers, traverse la cour, salue plusieurs voisins. Puis il part marcher dans la rue. Il goûte l'effet réparateur de la ville et de la variété des visages.

*

J'admire un dégagement.

*

Un rond de métal posé sur un rebord de fenêtre. Son miroitement est ponctuellement aveuglant si on le fixe.

*

Un petit vélo d'enfant rose vif est suspendu dans le noir du local à vélos.

*

J'admire un ancrage.

*

Une rumeur circule pendant plusieurs semaines, selon laquelle le jeune artiste de l'appartement-atelier 18 cultiverait des plantes étranges chez lui. L'électricien de la maison qui a aidé le jeune homme à réaliser son installation soutient qu'il n'a vu que des semis d'aubergines, de tomates et de salades vertes. Et de nombreuses plantes exotiques dont le jeune homme prend un soin amoureux. Il a compris que c'était sa passion et une chose centrale dans son travail d'artiste.

*

Rue de Crimée, à côté de la supérette, il y a une porte taguée, fond gris-bleu très atténué. Et une femme jeune qui dort dans un carton de réfrigérateur.

*

Le bardage de cuivre gold. Moins une cuirasse de général romain qu'une carapace de scarabée égaré en ville et qui aurait fini par trouver un endroit plus tranquille, à l'écart du bruit et de la circulation, où il aurait choisi de rester.

*

Peut-être une pyrite sur une base de basalte. Ou une robe haute couture avec des centaines de plis, coupée et cousue par Madame Grès, portée très ample, avec de larges échancrures. Peut-être aussi une parure. Un grand plastron en plaques de métal dans le style Paco Rabanne. Ou une réminiscence de *The Singing Sculpture* de Gilbert et George, lorsqu'ils performaient des journées entières dans les musées, juchés sur une table basse, en costume trois-pièces, le visage et les mains recouverts de poudre de couleur bronze.

*

Une mine d'images.

*

Lors d'une visite du bâtiment, je pose mon carnet sur une rambarde en tôle laquée dont je m'aperçois un peu tard qu'elle est encore humide de pluie. D'abord, je n'y prête pas plus attention que cela. En fin de matinée, la reliure est décollée. Elle rebique. Je la répare à la colle scotch.

*

Mon carnet, moins solide qu'une maison, plus léger qu'un ordinateur, et que je rafistole comme une cabane, est l'abri de fortune où j'écris, habite et me construis.

*

Appartement 6, un homme accoudé sur la barre d'appui d'un balcon fume en tenant entre ses mains un cendrier marocain.

*

Appartement 27. Pour la jeune femme très myope qui, le matin, n'a pas encore mis ses lentilles, et qui lit un roman allongée sur son lit, la fenêtre de sa chambre est encore un rectangle flou.

*

Appartement 2. Un enfant qui se prépare un bol de céréales renverse un pack de lait. Dans la lumière du moment, la flaque brille au sol comme un petit lac de mercure.

*

La rue de Crimée est la plus longue de l'arrondissement. 2,5 km. Elle arrive en 17e position dans le classement des rues les plus longues de Paris. Loin derrière la voie Georges-Pompidou, le boulevard périphérique et l'avenue Daumesnil.

*

Je pense au plaisir que j'éprouve à marcher dans Paris, parfois sans but précis, en suivant simplement une longue artère dégagée. Rue ou avenue à laquelle je m'abandonne, si je puis dire, corps et âme, dans un mouvement presque érotique.

*

La rue de Crimée épouse la morphologie des Buttes-Chaumont, elle est pentue. Le 168, rue de Crimée présente lui aussi, depuis la halle jusqu'au porche, mais dans une moindre mesure, une légère déclivité.

*

J'admire une respiration.

*

La nuit, les boutons de veille des appareils domestiques forment des points colorés. Si on reliait tous ces points, d'un appartement à l'autre, d'un étage à l'autre, cela créerait une sorte de suite filée, une guirlande délicate, avec, à l'endroit où les points sont émis par des ordinateurs portables, des battements au ralenti.

*

L'artiste-vidéaste de l'appartement-atelier 23 a réussi à convaincre son voisin de l'appartement 24 de participer à son film. Il lui demande de se tenir face caméra. Il le trouve à la fois discret et bouleversant. Sa présence le subjugue.

*

La petite fille lit de mieux en mieux : *étage 1, étage 2, étage 3.* Maintenant elle déchiffre toutes les notices de l'immeuble : *Consignes de sécurité en cas d'incendie. En prévention, n'encombrez pas les paliers et les circulations. Appelez ou faites appeler le,* etc. Et elle énumère les enseignes des boutiques qu'elle trouve rue de Crimée sur le chemin de son école : *Kim's bar, Eurostore, Le Velvet Lounge, Eden cash, MoprixMo, l'épicerie vintage, la Maison du Bazar.*

*

La guerre de Crimée dura trois ans de 1853 à 1856. Elle opposa la Russie impériale à l'Empire ottoman. La France et l'Angleterre y participèrent aux côtés de leurs alliés turcs. Un tableau d'Horace Vernet montre la prise de Malakoff. On y voit le général Mac Mahon sous un drapeau français criblé de trous, qui pointe du doigt la terre, au sommet d'une colline, dont les flancs sont complètement recouverts de cadavres et de blessés agonisant.

La Crimée, presqu'île ukrainienne sur la mer Noire, a été brutalement annexée par la Russie le 18 mars 2014.

*

C'est dans sa Datcha Blanche de Crimée qu'Anton Tchekhov a écrit *Les Trois Sœurs* et *La Cerisaie*. Des photos de l'époque montrent une petite maison en hauteur avec terrasse et jardin d'hiver. À l'intérieur, on découvre un mobilier en bois assez modeste et un piano sur lequel ont joué Sergueï Rachmaninov et Fédor Chaliapine.

*

Loin des palais néobyzantins et rococo de Yalta.

*

La Cerisaie est l'histoire d'une grande maison que personne ne parvient vraiment à quitter.

*

Appartement-atelier 18, de petites pousses vertes sortent de terre dans des barquettes et de grandes terrines perforées, posées sur une table qui les maintient à température constante, grâce à un fin réseau de résistances.

*

Appartement 1, une femme voit de son balcon jouer dans la cour ses enfants qui sont la prunelle de ses yeux.

*

L'équipe de League of Legends du 168, rue de Crimée s'est qualifiée au stade de Wembley de Londres pour représenter l'Europe aux Championnats du monde, qui se tiendront à Chicago et San Francisco l'été suivant.

*

Les deux garçons et la fille des appartements 10, 28 et 14, en rentrant de

Londres, surexcités dans l'Eurostar, n'en reviennent toujours pas de leur score.

*

Appartement 29, la femme âgée d'une soixantaine d'années qui apprend l'italien en écoutant des opéras à la radio connaît maintenant une dizaine d'airs. Mais elle hésite encore sur le sens de certains mots et elle se trompe régulièrement sur les accents toniques.

*

Le jeune homme de l'appartement-atelier 8 contemple une fleur d'hibiscus qui vient de s'ouvrir. Petite lanterne japonaise dont la couleur lui rappelle étrangement celle de la façade en briques de la halle, au deuxième étage de laquelle se trouve son atelier.

*

J'admire une aspérité.

*

Des jardinières en zinc qui servent de garde-corps.

*

Le son d'un store qu'on monte et qu'on redescend pour trouver la juste luminosité.

*

Au 159, rue de Crimée, il y a le Saint-Christopher's, une auberge de jeunesse à l'ambiance cosmopolite, et le Belushi's, une cafétéria, où je me rappelle, un matin, avoir partagé avec un ami un petit déjeuner très copieux, délicieux, pas du tout « continental ».

*

De la cour du 168, rue de Crimée on entend l'air du « Manhã de Carnaval » (Matin de Carnaval) d'*Orfeo Negro*, mais on ne sait pas exactement d'où la musique provient.

*

Le quartier de la Villette est en pleine mutation, depuis le XII^e^ siècle.

*

Les deux enfants de l'appartement 9 fixent des élastiques à des masques

qu'ils ont dessinés et découpés eux-mêmes dans du carton.

*

J'admire un détail.

*

De plusieurs appartements du 168, rue de Crimée on voit les tours des Orgues de Flandre. Un ensemble de bâtiments comprenant quatre tours édifiées entre 1973 et 1980. L'architecte allemand Martin von Treek a donné à chacune d'elles un nom évoquant un type de composition musicale : Prélude, Cantate, Fugue et Sonate. La tour que je vois de l'appartement 15 est d'un gris un peu éteint. Je tends l'oreille. On n'entend plus grand-chose, ou alors tout n'est plus joué qu'en sourdine. On peut cependant imaginer la musique que ces bâtiments jouaient à l'époque pour leurs habitants. Du Stockhausen, du Xenakis, probablement. Ou du Roland Kayn (*Tektra*). Ou du Ennio Morricone, comme dans *Peur sur la ville*, le film d'Henri Verneuil.

*

Au fil de mes recherches sur internet, je découvre qu'il y a, au 44, avenue de Flandre, un cimetière juif portugais, encastré entre les murs d'une ancienne usine, au fond de la cour d'une résidence que dominent des immeubles disparates. Je m'y rends. Devant le n° 46 de l'avenue, a été posée une plaque commémorative. On y apprend que des Juifs sephardim ont enterré à cet endroit leurs morts, de nuit, presque clandestinement, de 1780 à 1810, date à laquelle l'inhumation des Juifs est autorisée dans les cimetières de France. Je me dirige vers le n° 44. Pas de code. J'entre dans un hall d'immeuble années 1970. Je rencontre une femme qui travaille là comme aide médicale. Elle me montre une petite porte par laquelle on accède à un jardin. Elle ne connaît pas l'existence du cimetière. Je lui raconte l'histoire. Elle me dit qu'elle n'a jamais remarqué la plaque. Nous inspectons ensemble le jardin. Nous finissons par découvrir une porte, de laquelle on voit, par un petit trou pratiqué dans le béton qui double l'encadrement, qu'elle donne effectivement sur un autre jardin. L'aide médicale me suggère de questionner le médecin qui l'emploie et dont le cabinet est juste à côté. Je sonne. La porte s'ouvre. Je reste seule un moment dans une salle d'attente vide. Le médecin, une femme d'une cinquantaine d'années aux yeux pénétrants arrive, m'écoute et me confirme que le cimetière est bien là, dans le prolongement du jardin, mais que l'endroit est maintenant privé, protégé par une porte en bois fermée à clé. Qu'on le voit mieux sur internet. Je la remercie. Je m'entête. En grimpant sur un muret, et hissée sur la pointe des pieds, j'ai pu voir les tombes[1].

*

Je pense à la cohorte des sans-lieux. À toutes celles et tous ceux que leur

époque, d'une manière ou d'une autre, a rejetés. Qui n'ont pas pu habiter simplement un lieu qu'ils pouvaient considérer comme leur.

*

168, rue de Crimée, la cour dessine comme une allée ou une petite rue. À part cela, pas de voie droite, de tracé impérial. Mais des escaliers en zigzag, à double volée, ouverts aux pas, au passage, et à toute nouvelle venue. Pas non plus de cage enchâssée. On se croise, puis chacun trace son chemin familier vers sa vie retirée.

*

J'admire une liberté.

*

Les chemins divers par lesquels les hommes vont.

*

L'artiste-vidéaste de l'appartement-atelier 23 importe toutes ses prises de vues sur son logiciel de montage. Il a du mal à couper les plans de son film où apparaît son voisin de l'appartement 24. Il conserve tout et arrête souvent l'image.

*

J'admire une intensité.

*

Tout le monde tombe d'accord pour dire que, vu depuis la cour pavée, l'appartement-atelier 18 commence à ressembler à une vaste serre tropicale.

*

Je me souviens avoir assisté, avec des amis originaires de Belgrade, à la Pâque orthodoxe à Saint-Serge, la petite église russe en bois qui se trouve au fond d'un jardin, 93, rue de Crimée. Je me rappelle la beauté de l'escalier en bois peint ajouré, l'odeur de cire des cierges, et la porte ouverte au milieu de l'iconostase.

*

J'essaie de retrouver aussi rue de Crimée cette boutique qui vendait des accessoires de téléphonie, des ceintures, des parfums, et servait de dépôt pour les colis de La Redoute. Véritable bric-à-brac, aux horaires invraisemblables.

Où était-ce déjà ? Je ne me souviens plus très bien. Cet endroit a-t-il disparu ?

*

Je découvre d'autres cartes postales anciennes. Vues du quartier de la Villette et de Pont-de-Flandre dans les années 1880. Imprimeries, papeteries, dont les employés étaient généralement mal logés, dans des meublés trop étroits, sans hygiène ni véritable intimité. Les hôtels borgnes, miteux. L'inconfort des garnis des romans réalistes du XIXe siècle.

*

J'admire une inquiétude.

*

À la fin des années 1930, George Orwell, après avoir vécu parmi les déclassés de Londres et de Paris, après avoir combattu pendant la guerre d'Espagne au sein d'une milice ouvrière antifasciste, développe, dans ses écrits, l'idée de « common decency », la « décence ordinaire ». Ensemble de pratiques plutôt que code moral, qui pourrait être défini comme une certaine manière de se tenir dans le monde, une capacité à donner et à partager, propre aux gens modestes. Une chaîne de valeurs communes et de mises en pratique quotidiennes du sens moral. La décence des plus humbles face à l'indécence des plus riches.

*

Qu'est-ce qu'un logement ? et qu'est-ce qu'un logement social ? Tout logement ne devrait-il pas être social, par nature ?

*

Le XXIe siècle est l'anagramme du XIXe siècle (Thomas Clerc).

*

J'admire une cuisine et une salle de bains.

*

J'admire une chaufferie.

*

Chacun devrait avoir droit à son toit-manteau de cuivre gold.

*

Le jeune homme de l'appartement-atelier 18 passe au scan noir et blanc des graines de plantes. Le résultat qui sort de l'imprimante ressemble à des gravures.

*

Appartement 6. Un soir de canicule, un couple sort un matelas et dort à la belle étoile à l'abri d'une loggia. Comme dans *Fenêtre sur cour.* À ceci près que, dans le film d'Alfred Hitchcock, le couple dort tête-bêche. Pas eux.

*

J'admire une alchimie.

*

Rue de Crimée, il y a 8 hôtels, 11 coiffeurs, 5 médecins généralistes, 3 boulangeries, 1 hammam, 1 coach sportif, 1 bazar.

*

Je note, au fil de mes visites, de plus en plus de points de ressemblance entre l'architecture que je découvre et celle de villes que j'aime. Copenhague, Zurich, Stockholm. Je dis à Sarah *on ne dirait pas que nous sommes à Paris*.

*

J'admire l'architecte.

*

Les enfants de l'appartement 9 entraînent les enfants des autres étages et bâtiments dans leur projet de fête. Si bien que tous, un mercredi, finissent par improviser dans la cour un petit carnaval, avec parade, mini-fanfare, projection de farine et de confettis.

*

J'admire une hauteur.

*

Appartement 3. Après plusieurs heures passées à sa table devant son ordinateur, un homme, fatigué, s'approche de la baie vitrée de son salon, contre laquelle il pose son front.

*

Les 31 appartements sont reliés par un réseau de fils et un champ d'ondes

unifié, aux interférences multiples. Électricité, fibre optique. Dans le sous-sol est enfouie une forêt de câbles qui traversent les terres et les mers.

*

L'Europe est reliée aux USA par des câbles de 7 cm de diamètre.

*

Sarah me propose de rencontrer Didier Glais, le couvreur meilleur ouvrier de France, qui a conçu et posé le bardage des bâtiments. Un maître déjà dans sa discipline. J'apprends beaucoup en l'écoutant. L'entendre prononcer les mots « règles de l'art » me bouleverse. Le sens que cela prend soudain à cet endroit.

*

Les yeux de cet homme venu parler de son métier, entre deux cathédrales. Son visage soudain soucieux lorsqu'il évoque la disparition des apprentis.

*

Être et demeurer des apprentis de son métier, art ou mode d'existence, tout au long de sa vie.

*

J'apprends chaque jour au contact de ce que je lis et écris.

*

Je reviens à la rue de Crimée qu'en réalité je n'ai pas quittée en pensée.

*

De nombreux habitants du 168, rue de Crimée finissent par connaître par cœur l'air d'*Orfeo Negro* que chacun a entendu régulièrement dans la cour. Au bout de quelques mois, tout le monde chantonne ou siffle la mélodie.

*

Aujourd'hui il pleut. J'ai mis des bottes pour revoir le site. Il tombe des gouttes sur les pages de mon carnet dont la trace est encore visible sur certains mots un peu dilués, comme s'ils avaient été tracés à l'aquarelle.

*

J'admire une petite plate-forme sur laquelle on peut étendre son linge, ou s'embrasser.

*

Dans l'appartement 17, une femme vêtue d'un kimono, assise devant une pile de magazines, cherche des recoupements entre les horoscopes.

*

Quelque chose dégringole d'une fenêtre, rebondit. C'est une pince à cheveux échappée par mégarde des mains d'une adolescente en train de se recoiffer sur une loggia, et qui atterrit sur les pavés.

*

Je regarde le bâtiment D. Le bardage à joints debout, son rythme calme et l'éclat mat du cuivre gold. Je vois soudain le refuge Tonneau de Charlotte Perriand. Sans l'aluminium. Sans le paysage de Méribel. Mais avec la même impression d'avoir en face de soi un lieu qui, sans être massif, est protecteur. Beau sans être trop précieux.

*

J'admire une responsabilité.

*

Appartement 6, un homme qui s'est endormi se réveille, déplie et replie lentement ses bras engourdis pour en chasser les fourmis. Il va dans sa salle de bains. Se rafraîchit le visage. Il règle le sabot de son rasoir électrique. Boîtier noir. Graduation rouge.

*

La femme de l'appartement 13 prend conseil auprès du jeune homme de l'appartement-atelier 18 pour la culture de ses cactus.

*

Un matin de la mi-décembre au 168, rue de Crimée, il souffle un vent froid. Un homme déploie une poussette dans la neige argentée des bouleaux.

*

Les lettres en métal de la signalétique qui servent à la petite fille d'abécédaire sont touchées par les rayons du soleil levant. Les étages 1, 2 et 3 s'allument les uns après les autres.

*

En passant devant un interphone détraqué 55, rue de Crimée, j'entends des

craquements et des bribes de conversations.

*

Un document de 1985 témoigne d'un projet de modification de façade du bâtiment faubourien. Avec l'état existant et l'état projeté, qui prévoit la création d'un secrétariat et d'un espace d'accueil pour un laboratoire d'analyses médicales. Il n'en reste plus rien. Plus aucune trace.

*

Sous l'effet de la pluie, la brique noire est d'un noir plus intense et mat. Puis, quand l'ondée cesse, elle est à nouveau d'un noir plus pâle, avec quelques taches sombres qui, à leur tour, disparaissent progressivement.

*

Appartement 12, l'homme rasé de près promène son regard sur les choses.

*

J'admire un calcul.

*

Une rambarde électrozinguée.

*

Je n'arrête pas de me demander quelles sont les lignes invisibles qui orientent notre vie. Par où passent ces lignes. Et comment certaines lignes soudain bifurquent.

*

Un cheval à bascule attend sur une terrasse que le bébé de l'appartement 8 grandisse.

*

Sur un caillebotis de bois, on peut suivre un petit chemin d'empreintes de pieds nus en forme de guitare.

*

De la brume flotte sur le canal de l'Ourcq.

*

J'admire une matité.

*

Une abeille s'approche du bardage de bronze. Son vol est à la fois hésitant et méthodique. Après un temps d'observation, elle constate que les trous dont est percée la surface sont trop petits pour servir d'alvéoles. Elle reste un moment, fait du surplace. Puis elle s'éloigne, en dessinant de grandes volutes, jusqu'à ce qu'un courant d'air la soulève très haut dans le ciel.

*

Appartement 15, de l'autre côté du bardage exactement, une femme contemple, de sa loggia, la vue à travers le cuivre perforé. Elle pense aux tableaux de Sigmar Polke qu'elle a vus à Berlin quelques mois plus tôt.

*

Je regarde de près un ancien plan du cadastre tracé à la main. Les lettres fines. Les pleins et déliés très contrastés.

*

Une photo de l'album montre l'extrémité d'une poutre en métal, qui forme comme un poing serré au moment d'être scellée dans un mur.

*

Des enfants avancent à rollers sur les pavés de la cour du 168, rue de Crimée, déséquilibrés, mains en avant, avec la démarche des skieurs qui ont déchaussé en pleine piste noire.

*

J'admire un dessin.

*

Je lis dans le numéro 623 de *La NRF* un entretien avec Jean-Yves Tadié, le spécialiste de l'œuvre de Marcel Proust, qui cite une phrase de l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* : « Là où la vie emmure, l'intelligence perce une issue. »

*

Le pouvoir de l'invention qui crée des dégagements, des ouvertures et fait entrer la lumière.

*

Une photographie de chantier montre un ouvrier, cheveux blancs et moustache en brosse, avec un beau visage un peu carré. Solide. Surpris dans l'application d'un geste. Il se tient droit, les bras pliés et les mains légèrement en avant. Il porte un casque et une veste de chantier bleus, des gants jaunes en cuir épais. Il se concentre sur une pièce de bois qu'il ajuste pour compléter, sur une façade, un habillage de laine de roche. Au-dessus de lui, le sol ajouré de l'échafaudage laisse filtrer le soleil.

*

J'admire une échelle.

*

Le cuivre à l'état natif aujourd'hui vient d'Australie, du Chili ou du Canada.

*

Je me rappelle avoir lu *La Mine de Falun*, un conte de Hugo von Hofmannsthal, quand j'avais vingt-deux ans. J'avais été très frappée, je me souviens, par l'apparition, à un moment donné, d'un jeune mineur conservé, corps et carnation intacts, cinquante ans après sa mort, au sein d'une mine de cuivre. Bizarrement, je n'ai pas le souvenir d'une vision morbide, mais plutôt celui d'une apparition fantastique, une sorte de Belle au bois dormant au masculin, une présence scintillante, en même temps qu'une image de l'éternité, qui faisait juste un peu peur.

*

Falun est une grande montagne souterraine au nord-ouest de Stockholm.

*

Dans les textes de Novalis, le paysage de la mine est souvent comparé à un ciel inversé. Là où les astrologues contemplent les étoiles, les mineurs scrutent les brillances et les forces du sous-sol.

*

Je n'ai vu qu'une seule fois une mine de cuivre. C'était un été, à Saint-Véran, dans le Queyras, à 2 400 mètres. L'exploitation datait de l'âge du bronze. Elle est restée en activité jusque dans les années 1960. On pouvait encore voir un wagonnet, des départs de rails, une machine qui devait être une broyeuse. Tout était piqué de rouille, entouré d'éboulis. Certaines pierres avaient des couleurs magnifiques : toutes les nuances de bleu-vert avec des irisations. Même l'eau

qui suintait était pleine de paillettes. La mine se trouve exactement en dessous du pic de Château-Renard, le plus haut observatoire d'Europe.

*

Le couple de l'appartement 6 qui a dormi à la belle étoile sur sa loggia a vu le clair de lune et l'aube se lever.

*

Common people.
Common decency.
Common comfort.
Common beauty.

*

Au 29, rue de Flandre, il y avait autrefois Les Folies parisiennes. Un café-concert où étaient projetées des « bandes » ou « photographies animées » provenant de la société Gaumont qui se trouvait juste à côté, rue des Alouettes. Les premiers films étaient brefs et simples : baignades, départs de bateaux, arrivées de trains et autres scènes d'extérieur, comme dans les courts métrages des frères Lumière.

*

J'essaie de comprendre, sur une photographie de l'album, le sens de demi-flèches tracées au sol, certaines légèrement de travers, qui mènent à la base d'un escalier métallique. Mais je ne trouve pas.

*

Didier Glais me montre, à l'endroit d'une cassure du cuivre gold, une ligne de bris. Et tout le long d'une arête, la fine épaisseur d'une bande de cuivre qui, si elle avait été trop épaisse, aurait gâché l'effet de simple trait, sans surcharge.

*

J'admire les traces partout, mais à peine visibles, de la fabrication. On doit me les montrer.

*

Ce matin, un ouvrier est en train de resceller dans le sol plusieurs pavés de la cour. Je mesure soudain leur taille et leur poids. Je les imaginais moins lourds. Je pense aux émeutes de juin 1848, à la Commune de Paris et à Mai 68. À la force que les manifestants ont dû déployer pour desceller, soulever puis

lancer ces projectiles. Je songe à l'énergie incroyable liée en propre à la jeunesse et à la révolte. Le romantisme musclé.

*

Appartement 9, deux enfants agiles et maladroits jouent dans la cuisine. Ils empilent délicatement des glaçons pour construire une maison sur une toile cirée. Avec murs, portes et fenêtres, cheminée. La maison transparente tient quelques minutes, brille, puis fond. Ils rêvaient pourtant, eux aussi, d'une construction en dur.

*

Vers 1875, 10, rue Léon-Giraud, ancien passage du Syndicat, se trouvait le dispensaire Rockefeller, où l'on soignait la tuberculose dans ce quartier d'usines, de misère et de taudis.

*

J'admire un bourgeon.

*

J'admire un contraste.

*

La jeune fille très myope qui habite l'appartement 27 lit dans son bain un livre d'histoire de l'art, dans une vieille édition de poche : « Vélasquez, après cinquante ans, ne peignait plus jamais une chose définie. Il errait autour des objets avec l'air et le crépuscule, il surprenait dans l'ombre et la transparence des fonds les palpitations colorées dont il faisait le centre invisible de sa symphonie silencieuse. Il ne saisissait plus dans le monde que les échanges mystérieux, qui font pénétrer les uns dans les autres les formes et les tons, par un progrès secret et continu dont aucun heurt, aucun sursaut ne dénonce ou n'interrompt la marche. L'espace règne. C'est comme une onde aérienne qui glisse sur les surfaces, s'imprègne de leurs émanations visibles pour les définir et les modeler, et emporter partout ailleurs comme un parfum, comme un écho d'elles qu'elle disperse sur toute l'étendue environnante en poussière impondérable. »

*

La jeune femme pose son livre sur le rebord de la baignoire. Elle réfléchit à ce qu'elle vient de lire et fait couler un peu d'eau chaude dans son bain. De la buée se forme sur le miroir.

*

J'admire des fondations. Et des toits sans cheminée, sans gouttière, ni ventilation. Tout a été enfoui, enterré. Les plans sont nus, épurés. C'est tellement évident que je ne m'en étais même pas aperçue.

*

À chaque visite du site, je suis absorbée par l'examen des choses visibles et par la découverte des choses invisibles.

*

Une nouvelle carte postale. On y voit la Société des charbonniers, vers 1900. Le déchargement d'un bateau quai de la Loire, qui longe tout le sud-est du bassin de la Villette. Vins, bois, sables, sels et soudes. On imagine le batelier dormant après une longue matinée de manœuvres.

*

En 1921, au 99, rue de Crimée, se trouvait l'usine des Galeries Lafayette avec sa haute cheminée.

*

Chez l'Ami Édouard, 86, avenue Jean-Jaurès, en 1910, on pouvait se restaurer à toute heure de la journée : casse-croûte, biftecks, tripes à la mode de Caen.

*

L'artiste-vidéaste de l'appartement-atelier 23 découvre progressivement que la beauté de son voisin est devenue le sujet de son film.

*

La femme en kimono de l'appartement 17 fait le thème astral de ses voisins. Elle avait prédit aux deux garçons et à la fille des appartements 10, 28 et 14, accros de jeux en ligne, qu'ils seraient qualifiés à Londres et qu'ils voyageraient.

*

Le garçon de l'appartement-atelier 18, pour mettre un terme aux rumeurs et parce que cinq mois après les plantations, la récolte a été bonne (au-delà même de ses espérances), l'artiste à la main verte donc, a disposé dans la cour des cageots remplis de tomates, d'aubergines, de salades et de menthe poivrée, en faisant savoir que chacun pouvait se servir, que c'était un cadeau.

*

Une casserole déborde dans l'appartement 29, tandis qu'au-dessus de la cour des alouettes tournoient en chantant dans l'air.

*

J'admire une transparence.

*

Au pied du bâtiment C, un enfant se penche sur une brique présentant des creux légers, où il devine la trace émouvante d'une main.

*

À quelques mètres de l'enfant, de petits copeaux pelucheux se détachent de l'écorce des bouleaux qui forment maintenant des bouquets très verts, dont les feuilles palpitent doucement.

*

Une photographie d'archives montre une marchande de roses, de bleuets et de pivoines, rue de Joinville, en 1905. Avant le succès d'Interflora et de Monceau Fleurs, quand des charrettes pleines de fleurs sillonnaient la ville avec leurs roues cerclées de fer.

*

Il n'y a pas si longtemps.

*

J'admire les parallèles.

*

Une photographie de l'album m'est tout de suite apparue comme un peu fantastique. On y voit, sortant d'un plafond, des câbles noirs, souples et caoutchouteux, comme des bras de pieuvre. Ou les tentacules, vus à contre-jour, d'une méduse géante.

*

J'admire une vision.

*

Un soir de printemps, je me suis retrouvée un peu par hasard au 15, villa

Seurat, dans le XIV^e arrondissement, où était organisé un événement (lectures, projections, conversations), pour célébrer l'histoire de cet endroit. Lieu de vie familiale, sociale, militante et artistique, à l'origine du Centre audiovisuel Simone-de-Beauvoir. À la fin des années 1970, et tout au long des années 1980, y étaient proposés, gratuitement, des ateliers de vidéo pour les femmes, animés notamment par Delphine Seyrig, afin que celles-ci puissent prendre en charge leur propre représentation.

Le soir de cet hommage, des archives étaient projetées à même les murs de la maison. Tout le monde était captivé. À un moment, à cause de l'affluence, je me suis décalée et mise sur le côté, derrière une zone vitrée. Je voyais les images des projections mais sans le son. C'était un peu irréel mais très beau.

Aux n^os 3 et 3 *bis* de la villa Seurat se trouvaient les ateliers des peintres Marcel Gromaire et Édouard Goerg, construits par André Lurçat, qui dessina juste à côté, au n^o 4, une maison pour son frère Jean, peintre, tapissier et céramiste. Au n^o 7 *bis*, il y avait l'atelier de Chana Orloff, bâti sur des plans d'Auguste et Gustave Perret.

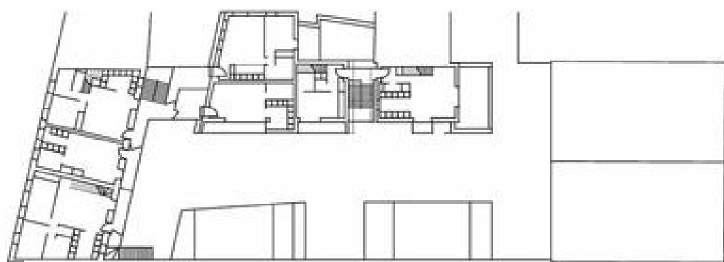
C'est aussi villa Seurat que vécurent et s'aimèrent Henry Miller et Anaïs Nin.

En admirant l'architecture de ces lieux, avec leurs grandes verrières, en découvrant toutes les maisons-ateliers si belles de cette impasse parisienne, ancien entrepôt de pommes devenu un musée à ciel ouvert, en marchant dans la nuit, je me suis dit que peut-être le 168, rue de Crimée allait avoir un destin humain, artistique et convivial aussi fort. Qu'il aurait lui aussi sa propre histoire en tout cas. Et que cette histoire serait unique.

*

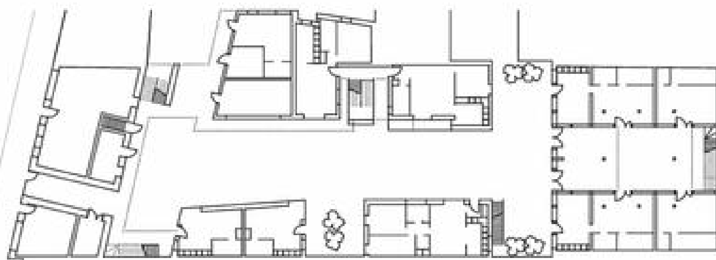
Villa Crimée. Ce nom n'existe pas, mais je ne l'invente pas tout à fait. Car Sarah, l'architecte, m'a dit, le jour, je crois, de ma première visite, qu'elle avait pensé l'ensemble du 168, rue de Crimée comme une villa.

1. Quelques mois après avoir découvert cet endroit, je le retrouve dans une scène du *Pont du Nord*, un film de Jacques Rivette (1981), où Bulle et Pascale Ogier arpentent des lieux de Paris figurant sur une carte dont les cases ressemblent à celles d'un jeu de l'oie. Le petit cimetière du 44, avenue de Flandre constitue, à un moment donné, l'une des cases où les deux femmes se rendent.










0 2m

Prise de vue aérienne par drone : Irina production.
Architectes : Metek (Sarah Bitter avec Christophe Demantké)

Ce livre est né d'une commande de Sarah Bitter, architecte (agence Metek). Des extraits du texte composent partiellement la voix *off* de *Crimée enchantée. Histoire(s) d'une architecture*, un film de Sophie Comtet Kouyaté sur une idée originale de Sarah Bitter.

L'auteur remercie Clémence Bouzitat.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Les merveilles du monde, 2007

Le Patron, 2009

Carrare, 2011

Gil, 2015

Tout un monde lointain, 2017

Chez d'autres éditeurs

Georges Aperghis. Avis de Tempête, Intervalles, 2007

French Riviera. Promenade autour de la villa E.1027, Éditions P, collection « Les Contemporains », 2016

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e
www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2018
© P.O.L éditeur, 2018 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *Villa Crimée* de Célia Houdart a été réalisée le 23 octobre 2018 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782818044834)
Code Sodis : N94086 - ISBN : 9782818044841 - Numéro d'édition : 328571

Le format ePub a été préparé par Isako
www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en octobre 2018
par Normandie Roto Impression s.a.s.
N° d'édition : 328570
Dépôt légal : novembre 2018

Imprimé en France